

Train pour un monde meilleur

Planté au centre de la salle des pas perdus, le grand type observe le spectacle de la comédie humaine avec intérêt. Son uniforme de la compagnie ferroviaire lui confère la transparence et l'invisibilité qu'il affectionne. Il a été jadis le chef d'orchestre de cette gare. Les voyageurs se pressent autour de lui sans qu'il manifeste une quelconque irritation, il semble au contraire s'en délecter comme si la surexcitation des passagers en transit était indispensable à son équilibre. Il s'imprègne de l'essence vitale de ces tranches de vie offertes aux yeux de chacun mais dont il est le seul à en goûter le dérisoire, le comique ou le tragique. Ce spectacle semble le passionner et l'inspirer.

Une petite voix douce le tire néanmoins de son hébétude...

Excusez-moi Monsieur, le train pour un monde meilleur ?

Le grand type baisse les yeux, une gamine le fixe d'un air interrogateur. Boudinée dans un manteau élimé et encombrée d'une valise en carton bouilli, son petit air sérieux le dissuade d'imaginer qu'elle se moque de lui. Elle semble seule et décidée, un rapide coup d'œil alentour ne laisse pas supposer un quelconque adulte accompagnant.

L'homme hausse un sourcil et répond avec sérieux et respect sans adopter le ton enjoué ou condescendant qui semble de rigueur lorsqu'on s'adresse à un enfant.

« Tu sais petite, il n'y a pas de train pour un monde meilleur, ce que tu cherches se trouve potentiellement en chacun d'entre nous. Moi, je n'ai pas réussi à le construire... J'en suis désolé et je te souhaite d'avoir plus de succès.

Ah ? C'est bien dommage... Je pensais qu'une gare me permettrait de partir dans n'importe quel lieu plus réjouissant que mon orphelinat !

« Une gare ? C'est bien le dernier endroit que je choiserais pour améliorer mon existence !

Pourquoi ?

« Plein de raisons : le mot gare évoque pour moi une mise en garde, si je mélange les lettres, j'obtiens rage, synonyme de colère et de maladie... Les trains dont je sifflais le départ fonctionnent en brûlant la houille que des esclaves modernes arrachent à la terre au péril de leur vie. Pendant la guerre, j'ai vu partir des trains entiers conduisant hommes, femmes et enfants vers les camps de la mort. C'est là que j'ai choisi de jeter mon sifflet. Je n'ai pas totalement délaissé l'idée du Grand Voyage, je lui réserve une dimension plus mystique...

Gare ? Rage ? Je réalise maintenant pourquoi on me bottait si souvent le derrière à l'orphelinat !

« Je ne comprends pas...

Ben si ! J'étais pensionnaire à l'orphelinat Saint Luc !

Le bonhomme part d'un éclat de rire tonitruant.

« Tu me plais petite ! Tu comprends vite les subtilités du langage et j'ai bien envie de te l'offrir, ce monde meilleur dont tu rêves !

Comment cela ?

« Je ne fais plus partir les trains car maintenant, j'offre du rêve. Je suis devenu marionnettiste et je peux te faire partager le monde que j'ai créé derrière les rideaux pourpres de mon castelet !

Les yeux de la gamine brillent de curiosité, les marionnettes ne sont pas autre chose que des poupées sophistiquées et il semble bien qu'elles peuvent contribuer à élaborer un monde imaginaire et plus gratifiant que celui offert à la naissance. Elle glisse sa menotte dans sa grosse main et signifie ainsi à son nouvel ami qu'elle lui accorde sa confiance.

Il sourit et lui demande de le suivre. Ils sortent de la gare et se dirigent vers une camionnette bariolée et décorée de figurines encadrant la raison sociale de l'artiste : « Jivaro Puparo - Marionnettiste »

Monsieur Puparo ouvre la portière et hisse la fillette sur la banquette en lui demandant de se décaler sur le siège passager. Il s'installe au volant et lui sourit paisiblement.

« Tu vois, petite, ton monde meilleur est derrière, un castelet, c'est un théâtre miniature, de beaux décors et mes *pupas* qui m'ont donné un nouveau nom, Puparo, le marionnettiste en italien.

La gamine distingue en effet à l'arrière du fourgon des éléments de décors bariolés et d'étranges figurines accrochées par l'encolure. Leurs visages baissés lui rappellent la posture des enfants mis en pénitence à l'orphelinat.

Il débouche calmement un petit flacon, sort son mouchoir et l'imbibe d'un liquide incolore.

« Mon prénom, je me le suis inventé après un voyage en terre inconnue, où l'on m'a initié à la très ancienne coutume des indiens jivaros qui réduisent les têtes de leurs ennemis après un long et patient travail. C'est ainsi que j'ai donné la vie à mes *pupas*, elles interprètent les récits que j'invente pour elles et ce seront bientôt tes amies.

Il rebouche le flacon et le range dans le vide-poche mais avant qu'il puisse ébaucher tout autre geste, la gamine est sur lui tel un ressort et un stylet sorti comme par magie d'on ne sait où s'enfonce dans sa poitrine. Il écarquille les yeux de stupeur plus que de douleur. Il a froid mais reste conscient.

Ce n'est plus un visage de fillette qui le fixe, les yeux bleus de la gamine ont échangé l'innocence contre un regard métallique et implacable.

Adieu Puparo, il serait injuste de t'en aller sans comprendre... Tous mes collègues m'appellent La Naine, je travaille pour le gouvernement qui a décidé qu'une justice rapide vaut mieux qu'un long procès et qu'un hébergement coûteux en quartier d'isolement. Tu as raison, j'apprends vite et ma lame te laisse encore un peu de temps pour comprendre que ton univers de carton et de victimes momifiées va disparaître avec toi, Jivaro Puparo ne figurera jamais aux côtés de Landru ou Manson parce que pour le commun des mortels, tu n'auras jamais existé. Toi et ton dossier disparaîtront dans la nuit et le brouillard comme autrefois tes trains de déportés. Même La Naine t'aura oublié dès ce soir...

Un mouvement de torsion agrandit encore les yeux de Jivaro Puparo qui expire

dans un dernier rôle. La Naine ouvre la portière passager et extirpe de la petite valise en carton une bouteille dont le goulot est obstrué par un chiffon. Elle enflamme le tissu, place le récipient sur les genoux du « Puparo » et saute prestement à terre.

Une motocyclette surgit et stoppe à sa hauteur, elle grimpe à l'aide du cale-pied et s'accroche au blouson du motard qui s'arrache aussitôt pendant que l'habitacle de la camionnette s'enflamme sur le parking.

La Naine ferme les yeux , la joue appuyée contre le blouson en cuir de son mec. Son monde meilleur, elle le construit en améliorant celui de ses contemporains, en le purgeant de la vermine qui prolifère sur le terreau fertilisé par la loi et la bien-pensance.